



Universitätsbibliothek Mannheim

**Essai critique sur l'état présent de la république des
lettres**

LeFranc de Pompignan, Jean Georges

[S.l.], 1764

urn:nbn:de:bsz:180-digad-10332

ESSAI

CRITIQUE

SUR

L'ÉTAT PRÉSENT,

DE LA

RÉPUBLIQUE

DES LETTRES,

*Par M.^r Abbé LE FRANC DE
POMPIGNAN, aujourd'hui
ÉVÊQUE DU PUY.*

NOUVELLE ÉDITION.



M. DCC. LXIV.

ESSAI
CRITIQUE
SUR

L'ÉTAT PRÉSENT
DE LA
RÉPUBLIQUE
DES LETTRES,

Par M. l'Abbé LE FRANÇOIS
POMPIGNAN, aujourd'hui
Evêque de Paris.

NOUVELLE ÉDITION.



M DCC LXXIV.

A V I S
D E
L'IMPRIMEUR.

L'Essai critique dont je publie une nouvelle Edition, a été composé il y a environ vingt-quatre ans. L'Auteur, aujourd'hui Evêque du Puy, alloit pour-lors commencer sa licence. Trois ans après, en 1742 étant à Montauban, il le lut dans l'Assemblée publique de la So-

a ij

ciété Littéraire de cette
Ville. Il parut imprimé
pour la première fois dans
le Recueil des Ouvrages
qui avoient été lus dans
cette Assemblée, & que
cette sçavante Société, éri-
gée peu après en Acadé-
mie, fit paroître en 1743.
Depuis, en 1744, il l'a été
séparément in-4°. Voici
ce qu'en dit Monsieur
l'Abbé des Fontaines,
dans l'annonce qu'il fit du
Recueil de 1743. » Cet
» Ecrit judicieux & agréa-
» ble est digne du grand

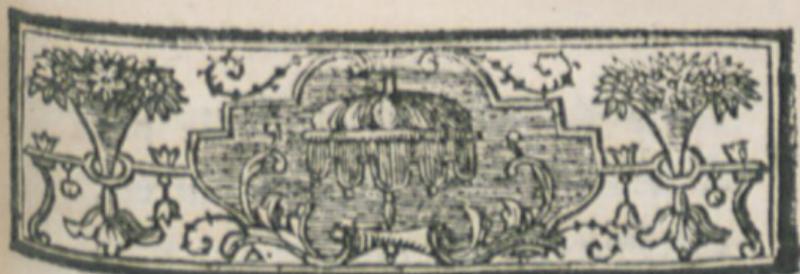
• Fenelon. Qu'il est hono-
 • rable pour l'Eglise Galli-
 • cane, d'avoir un Evêque
 • qui joint aux vertus Epif-
 • copales l'érudition, le
 • bel esprit, le bon goût ;
 • & un fond de Belles-Let-
 • tres si rare. (*Jugemens sur*
 • *quelques Ouvrages nou-*
 • *veaux. Tom. 1er.*)

• Tel est l'historique de
 ce petit Ouvrage, devenu
 très-rare, & fort recher-
 ché aujourd'hui ; parce
 qu'on y retrouve malgré
 l'intervalle des tems, la
 différence des âges & des
 états, une exacte confor-

mité entre les principes
 que l'Auteur soutenoit
 alors, & ceux qu'il a dé-
 veloppés avec plus d'éten-
 due, quand la nécessité
 des circonstances & les
 devoirs de son ministère
 l'ont obligé dans la suite
 d'écrire pour la défense de
 la Religion.

Je me suis fait un de-
 voir de le faire reparoître
 sous le même format des
 autres Ouvrages de son
 illustre Auteur.

ESSA



ESSAI
CRITIQUE
SUR L'ÉTAT PRÉSENT
DE LA
REPUBLIQUE
DES LETTRES.



ÉCRIER ceux qui
cultivent les beaux
Arts, & par une Criti-
que outrée décourager
ceux qui s'y appliquent, ce seroit
être ennemi de la société, dont
les beaux Arts sont l'ornement.

A

(2)

& le soutien. Je n'appelle pas seulement une Critique outrée, cette fatyre odieuse qui s'attache aux mœurs & noircit les personnes; ni même cette censure amère & pleine de fiel, qui ne ménage point la délicatesse des Auteurs, dont elle traite injurieusement les ouvrages. Je parle d'une autre espece de Critique moins dangereuse & moins envenimée, mais peut-être plus déraisonnable & non moins contraire au bien public. On voit des esprits bizarres faire le procès avec une sévérité inexorable au siècle dans lequel ils vivent, exagérer les abus réels, & s'en former d'imaginaires, pour avoir lieu de déplorer la décadence du goût. S'ils

élèvent jusqu'aux cieux les An-
 ciens, il entre dans ces éloges
 moins d'estime pour eux, que de
 chagrin & de mauvaise humeur
 contre leurs contemporains. Ils
 s'inscrivent en faux contre les
 applaudissemens les plus légitimes;
 ils ne respectent pas même
 les jugemens du Public, & ne
 s'apperçoivent pas qu'avant que
 de se charger d'une entreprise
 aussi difficile, que celle de ré-
 former leur siècle, ils devroient
 commencer par rectifier leur goût
 & par se défaire de leurs préven-
 tions.

Quand on a l'esprit juste, &
 qu'on aime véritablement les
 Lettres, on ne se livre point
 à une critique chagrine, qui



ne fuit pour regle que le caprice ou le préjugé. On pèse dans une juste balance les vivans & les morts : le mérite de tous les tems paroît également mérite ; & si l'on peut y mettre quelque différence, elle est toute entiere en faveur des contemporains , auxquels on doit s'intéresser davantage , & dont les talens sont plus propres à exciter une louable émulation.

Ces maximes sont vraies pour tous les siècles : mais j'ose dire que leur application n'a jamais été plus nécessaire que dans celui où nous vivons. Plusieurs prétendent que le sort des Lettres parmi nous , est le même qu'il a été chez les Romains : qu'élevées au

comble de leur gloire dans la France, sous le regne de Louis le Grand, comme elles le furent dans Rome sous l'Empire d'Auguste, elles sont menacées aujourd'hui de la même décadence qu'elles éprouverent autrefois : que nos Auteurs qui ont succédé aux grands-hommes du siècle dernier, prennent les mêmes routes que ceux qui suivirent les Cicérons, les Virgiles & les Horaces : qu'ils dégénèrent comme eux des graces naturelles & de la noble simplicité de leurs prédécesseurs : qu'ils s'éloignent de plus en plus de la perfection, en voulant y arriver par d'autres voies ; & qu'enfin on a tout lieu de craindre que les Lettres, après avoir pris chez les

François les mêmes accroissemens que parmi les Latins , ne fassent la même chute , pour retomber dans la barbarie.

Je n'ai garde d'adopter dans toute son étendue le sentiment de ces Censeurs. Il est encore, il faut l'avouer , des Ouvrages de plus d'une espece , marqués au coin du bon goût , qu'ils soutiennent , & qu'ils perpétuent ; des Ecrivains qui honorent également le Pays & le Siècle qui les ont produits. Sans parler de l'Horace François , qui a vécu si long-tems dans notre siècle , on ne peut dire sans injustice que la bonne Poësie soit éteinte parmi nous. Il en est de même des autres genres de Littérature.

(7)

Mais est-il vrai qu'ils ayent conservé le même degré de perfection, qu'ils avoient acquis dans le cours du siècle précédent? Est-il vrai que la Tragédie, la Comédie, l'Histoire & l'Éloquence soient traitées à présent avec le même succès qu'elles l'étoient alors? On peut desirer que cela fût : mais peut-on le penser? Peut-on le dire? Et si, par un amour aveugle pour notre Patrie, nous osions tenir publiquement ce langage, l'Europe entière ne réclamerait-elle pas? Elle a admiré les chefs-d'œuvre que le siècle de Louis XIV. a vu naître. Elle lit dans presque toutes ses langues nos Corneilles, nos Racines, nos Molières, nos la Fontaines, nos

A iv

Despreaux. Voit - elle avec les mêmes yeux les Auteurs modernes qui ont pris leur place? Avouons de bonne foi ce que l'évidence du fait ne nous permet pas de contester. A Dieu ne plaise que nous dégradions des Auteurs dont les talens & les écrits méritent notre estime & nos louanges; mais rendons-leur une justice entière; reconnoissons la disproportion visible qui est entr'eux, & ceux qui les ont précédés: convenons que le regne des Lettres n'est plus aussi florissant de nos jours, qu'il l'étoit il y a cinquante ans; que les vrais principes de la Littérature se perdent insensiblement; que le nombre des bons Ouvrages diminue, & celui des mauvais s'augmente & se multiplie,

Ce n'est pas toujours par jalousie, par dépit, ou par bizarrerie, qu'on se plaint de la décadence du goût. C'est quelquefois par un discernement éclairé, & par amour pour le bien public. La vérité, comme la vertu, fuit les excès, & cherche le milieu. S'il est des esprits ombrageux contre les vivans, & trop prévenus en faveur des morts, il en est d'autres, & on peut le dire, en plus grand nombre, qui jugent sans examen sur la foi d'une multitude qu'ils appellent faussement le Public. Il en est qui séduits par l'amitié, ou entraînés par l'exemple, ou éblouis par un faux éclat, admirent sans distinction tout ce qui vient de certains Auteurs, dont ils

font les partisans déclarés. Il en est, qui joignant à l'ignorance & au mauvais goût, la vanité de passer pour connoisseurs, croient en acquérir la réputation par le mépris des Anciens qu'ils ne lisent point, & par une estime excessive pour des écrits modernes, moins éloignés de leur portée. Il en est, qui faisant trafic de leurs louanges, les prodiguent à ceux dont ils espèrent être loués à leur tour.

Ne feroit-il pas à souhaiter qu'on opposât des digues à ce torrent de mauvais goût, qui est prêt à se déborder. Ne rendroit-on pas un véritable service à ceux qui ont, pour réussir dans les Lettres, d'heureuses dispositions, si on leur

marquoit les routes qu'ils doivent suivre, & les écueils qu'ils doivent éviter ? Faudroit-il traiter *d'ennemi de l'Etat, ou de perturbateur du repos littéraire*, tout homme qui sans aigreur & sans partialité soutiendrait hautement les droits de la raison ? Quintilien, critique aussi équitable qu'éclairé, ne respire dans ses Ouvrages que l'amour des Lettres & de sa Patrie. Il disoit néanmoins sans ménagement, qu'on avoit perdu de son tems le goût de la véritable éloquence ; il a même recherché les causes de cette corruption dans un Dialogue qu'on a imprimé autrefois parmi les œuvres de Tacite, mais qui paroît être l'ouvrage du Rhéteur plâ-

tût que de l'Historien. *

La lecture de ce Dialogue m'a fait naître la pensée d'examiner, quelles peuvent être dans notre siècle les causes du déchet dont je viens de parler. On dira peut-être que c'est entreprendre une recherche assez inutile. Qui ne sçait que le Maître absolu de la nature est l'Auteur de tous les changemens que nous y voyons arriver? Dieu pouvoit mettre le monde avec toutes ses parties dans une situation fixe & invariable; mais les hommes n'auroient pas senti leur dépendance & leurs besoins. Ils auroient attribué à la nature l'ou-

* *Dialog. de Orator. sive de causis corrupta Eloquent.* Juste Lipse croit que l'Auteur est incertain.

vrage qu'ils ne devoient rapporter qu'à la puissance & à la sagesse de l'Ouvrier. Il étoit donc juste, il étoit digne de Dieu, que tout ce qui compose le monde passât successivement par différens états. Cette révolution continuelle devoit rappeler l'homme au Souverain Etre, qui a tout créé, & qui gouverne tout.

Combien d'Empires formés, aggrandis, renversés, l'Histoire de l'Univers ne nous présente-t-elle pas? Dieu vouloit justifier ce qu'il a dit plus d'une fois dans ses Ecritures, qu'à lui seul appartient l'indépendance & la souveraineté; qu'il la distribue aux Peuples & dans les tems marqués en ses Decrets éternels, & qu'il la

reprend ensuite comme un bien qui lui est propre. Le regne des Lettres n'est ni aussi auguste, ni aussi intéressant pour la société, que l'Empire des Nations. Mais il est soumis au même ordre de la Providence. Si l'on avoit vu dans tous les siècles une mesure égale de lumières & de talens, on les eût regardés comme l'appanage de l'humanité : Dieu a sçu prévenir une erreur si grossière. Il répand & retire à son gré les dons qui forment les esprits éminens & les génies supérieurs. Quelques siècles privilégiés en ont produit un grand nombre. Les autres siècles semblent avoir été livrés à un faux goût, ou condamnés à l'ignorance. Et voilà sans doute la

raison fondamentale de tous les changemens qui arrivent dans le monde littéraire.

Mais il n'est pas moins vrai que Dieu exécute ses desseins sur les créatures , par l'entremise des créatures mêmes. Il prépare , par des voies secrettes & des cheminemens insensibles, les grands événemens. Ainsi les Royaumes de la terre ne naissent, ne s'élevont & ne périssent que par sa volonté. Toutefois il y a un enchaînement de causes naturelles, qui concourent à ces événemens, & qui sont entre les mains de Dieu, comme les instrumens dont il se sert pour accomplir ce qu'il a résolu. L'étude des Politiques a été de rechercher l'enchaînement

de ces causes : & s'ils n'ont pas toujours réussi , on ne peut pas dire qu'ils se donnassent des soins superflus. Il importe aux hommes de connoître les ressorts , qui ont causé l'aggrandissement & la destruction des Empires. Ils s'instruisent par les fautes de ceux qui les ont précédés , & s'ils n'empêchent pas que la scene du monde ne soit sujette aux mêmes révolutions , ils n'ont pas du moins à se les imputer.

Ce ne fera donc pas une recherche inutile , que d'examiner les causes de l'affoiblissement du bon goût. Peut-être retardera-t-on la chute d'un édifice sur le point de s'écrouler. Du moins on préservera quelques personnes du

danger d'être enveloppées sous ses ruines : & quoi qu'il en puisse être, il est toujours honorable d'empêcher, par une protestation publique, que l'erreur & le mauvais goût ne prescrivent contre la droite raison.

Je commencerai par un paradoxe, qui ne surprendra point ceux qui connoissent le goût dominant de notre siècle. Nous sommes moins raisonnables que nos peres, parce que nous voulons l'être trop; & il n'y eut jamais d'application plus vraie que celle qu'on peut faire au tems où nous sommes, de ce Vers des Femmes sçavantes :

Et le raisonnement en bannit la raison.

La Philosophie est aujourd'hui

à la mode plus qu'elle n'a jamais été. Elle a passé des cabinets des sçavans, & des écoles où on l'enseigne, dans les compagnies du monde, où l'on n'espéroit pas qu'elle dût jamais pénétrer. Elle y est à la vérité moins épineuse & moins hérissée, mais toujours aussi pointilleuse, aussi amie des disputes, aussi féconde en systêmes.

Ce goût philosophique, si généralement répandu, auroit peut-être ses avantages, s'il suivoit des regles sûres, & s'il sçavoit se contenir dans de justes bornes. Mais peut-on se dissimuler les maux qu'il a déjà causés, & ceux qu'on en doit craindre à l'avenir? Ne parlons pas des suites dange-

reuses qu'il peut avoir pour la Religion : disons seulement que par rapport aux Lettres , c'est une des sources principales des abus qui s'y glissent tous les jours.

Qu'on ne m'accuse pas de condamner ceux qui joignent l'étude des Sciences à la connoissance des Lettres. Je regarde avec admiration ces hommes rares , ces génies heureux , sur lesquels la nature semble avoir épuisé ses dons. Le siècle de Louis XIV. a vu des Philosophes & des Théologiens égaler les Poètes & les Orateurs , par la beauté du style, la délicatesse du goût, l'élévation du génie, le feu de l'imagination. Occupés de spéculations sublimes, ils connoissoient & met-

toient en usage les finesſes de l'art, auſſi bien que ceux qui en faiſoient leur unique étude. Mais ces grands hommes, en embrarrant divers objets, n'avoient garde de les confondre. Ils croyoient, que l'homme de Lettres pouvoit être Philoſophe; mais ils n'éendoient pas la Philoſophie juſqu'à la Littérature. Ils reſpectoient les bornes que la nature a miſes entr'elles pour les ſéparer. Ils ne tranſportoient pas à l'une des maximes & des principes qui ne conviennent qu'à l'autre. Ils ſçavoient, que quoique la raiſon qui conduit le Géometre ou le Métaphyſicien, ſoit la même dans le fond que celle qui anime le Poëte ou l'Orateur, leurs fonctions ſont auſſi

différentes, que les matieres où elles s'exercent sont dissemblables.

Si nos Auteurs modernes fuivoient des guides si éclairés, ils seroient moins en danger de s'égarer. Ils apprendroient d'eux à être sages avec sobriété. Ils concevroient d'abord combien il est difficile d'exceller dans des genres opposés. Ils jugeroient que les qualités de Philosophe & d'homme de Lettres, sont à la vérité admirables toutes les deux, & reçoivent un nouveau lustre par leur assemblage. Mais qu'après tout elles sont indépendantes l'une de l'autre : qu'on peut être grand Poëte, bon Historien, Orateur éminent, sans avoir la moindre

teinture d'Algebre ou d'Astronomie ; qu'il vaut mieux perfectionner le talent que l'on a déjà , que de s'exposer à le perdre , ou du moins à l'affoiblir , en voulant acquérir celui qu'on n'aura jamais.

Si cependant ils aiment une étude longue & sérieuse , s'ils ont cette avidité d'apprendre ce qui fait les Sçavans , je consens qu'ils s'appliquent aux Sciences où il faut du raisonnement & de la méditation. Mais qu'ils se souviennent des regles que leurs prédécesseurs ont religieusement observées. Qu'ils n'obscurcissent point par de vaines subtilités un sentiment naturel , qui est en quelque sorte le cri du bon sens , & le témoignage de la raison.

Qu'ils ne prétendent pas que l'esprit puisse tenir lieu de génie & de goût. Qu'ils n'inventent pas des systêmes fragiles pour justifier leurs défauts, & pour autoriser des abus intolérables. Qu'ils ne détruisent point, par exemple, l'harmonie & la mesure du Vers, par des raffinemens de Métaphysique. Qu'ils ne prétendent pas que la versification françoise puisse se passer de la rime, ou souffrir les négligeuces fréquentes qu'ils se permettent. Qu'ils ne dépouillent pas la Tragédie & l'Epopée du Vers qu'on y a toujours employé, & qui en est un des principaux ornemens. Qu'ils n'affectent pas, en multipliant les mots nouveaux sans nécessité, une abon-

dance plus capable d'appauvrir la langue que de l'enrichir. Qu'ils bannissent de leurs écrits ces tours singuliers, qui étonnent par leur hardiesse, & qui ne plaisent pas; ces pensées énigmatiques qu'on devine avec peine, & qu'on méprise après les avoir devinées.

Tous ces défauts, & d'autres que je ne nomme point, n'ont d'autre cause qu'une Philosophie mal entendue. On veut subtiliser dans une matiere, où les sentimens les plus simples sont les raisonnemens les plus solides. On veut réduire tout en systême, & bientôt nos Critiques ne procéderont plus que par axiomes, par théorèmes, & par démonstrations. La Philosophie de ces derniers
tems

tems a enseigné qu'on peut se-
couer le joug de l'autorité, dans
les choses qui sont du ressort de
la raison. On se prévaut de ce
principe, qui meneroit à de grands
excès, s'il étoit poussé trop loin.
On se croit en droit de fronder
le goût de tous les siècles, de re-
venir sur leurs jugemens, d'intro-
duire des usages qui leur ont été
inconnus.

Faut-il s'étonner après cela que
l'estime des Anciens diminue de
jour en jour, & qu'on n'en retrou-
ve presque plus de vestiges que
dans les Colléges & les Univer-
sités? C'étoit un de ces préjugés qui
regnoit dans la Littérature, avant
que les gens de Lettres eussent
appris à philosopher. On a main-

tenant bien d'autres lumières. On n'est plus touché de ce que deux mille ans ont admiré. On laisse les esprits vulgaires & les Sçavans superstitieux porter leur encens aux pieds de ces idoles, à qui l'antiquité a érigé des Autels.

L'indifférence & le mépris pour un Auteur n'engagent point à le prendre pour modèle. Aussi rien n'est plus négligé par la plûpart de nos Ecrivains, que l'étude & l'imitation des Anciens. Ce désordre est seul capable, s'il continue & s'il augmente, de ruiner parmi nous la République des Lettres. Il ne s'agit point ici de renouveler la fameuse querelle de la préférence des Anciens ou des Modernes. Je conviendrai

sans peine que les Partisans des
 premiers ont montré trop de
 hauteur & d'animosité contre
 leurs aduersaires. Mais après
 tout il faut revenir à ce fait in-
 contestable, qui doit être pour
 tous nos Auteurs une leçon instruc-
 tive. Les plus grands hommes
 d'entre nos Modernes se sont for-
 més à l'école des grands hommes
 parmi les Anciens. Ils ont été
 leurs admirateurs déclarés, ils les
 ont lus & relus avec une atten-
 tion continuelle. Ils ont fait gloire
 de s'approprier les richesses qu'ils
 amassoient dans cette lecture; &
 ils n'ont pas craint, en ornant
 leurs Ouvrages de ces précieux
 larcins, de passer pour de servi-
 les copistes. Tant il est vrai, que

si l'on égale ou si l'on surpasse les Anciens, ce ne peut être qu'en s'attachant avec soin à connoître leur manière d'écrire.

M. de Fenelon écrivoit à l'Académie Française, qu'il crieroit volontiers aux Auteurs modernes qu'il estimoit le plus :

Vos exemplaria græca
Nocturnâ versate manu, versate diurnâ :

Hor. art. Poët.

Les cris de cet illustre Prélat trouveroient aujourd'hui peu de gens disposés à les écouter. Loin de vouloir imiter les Anciens, à peine les lit-on dans les originaux : c'est beaucoup, si on jette les yeux sur les traductions de quelques uns. Homere, Démosthène, Virg.

gile , Ciceron , deviennent des livres étrangers. On leur préfère des lectures frivoles , & l'on s'ap-
plaudit d'une préférence , la mar-
que la plus certaine d'un esprit
faux & d'un goût dépravé.

Qui pourroit croire que ce dé-
goût des Auteurs Grecs & Latins
s'étendît jusqu'à ceux de nos Au-
teurs qui commencent à paroître
anciens. Je sçais à qui ce reproche
convient , & je n'accuse ici qu'un
petit nombre d'Aristarques mo-
dernes , prêts , si on veut les laisser
faire , à changer toutes les idées
reçues dans la Littérature. Le ba-
dinage naïf de Marot est à leur
gré fade & insipide. Regnier,
Malherbe & Racan ne doivent
leur réputation qu'à la grossiereté

de leur tems, où la Poësie étoit encore dans son enfance. Ils ne retrouvent plus dans Voiture & dans Sarrafin ces graces, qui en ont fait les délices de leur siècle. Pelisson, cet écrivain si poli, est froid, & ne sçait point écrire. Ils rabattent beaucoup des éloges donnés à la Fontaine & à Despreaux, les deux Auteurs de notre langue qu'on lit le plus communément, & qui ont été le plus souvent imprimés.

Des Critiques si peu judicieux peuvent-ils être d'excellens écrivains? On cite quelques exemples d'Auteurs, qui jugeoient mal, & qui composoient bien. Mais ces exemples sont rares, s'ils sont véritables, & n'empêchent pas

que la regle dont ils font l'exception, ne puisse être regardée comme une regle générale. Pour courir avec succès une carrière où il est si aisé de faire des faux pas, il faut sçavoir distinguer les beautés durables & solides des beautés apparentes & passageres ; & c'est ce qu'on ne sçaura jamais, si l'on n'a pris de bonne heure le goût des meilleurs Auteurs. L'esprit, quelque bon qu'il puisse être, a besoin d'une nourriture qui lui donne de la force & de la santé. Ce sont les Ouvrages universellement estimés, dont la lecture est pour lui cet aliment salutaire. Plein des idées que cette lecture lui laisse, il cherche par tout le vrai. Il aime un sublime

ſans enflure, une délicateſſe ſans afféterie, des ornemens qui ne ſoient pas déplacés, des penſées fines ſans être obſcures, un enjouement qui n'ait rien de bas ou d'affecté. Disciple aſſidu des grands Maîtres, il apprend à devenir leur rival.

Plusieurs de nos Ecrivains, comptant ſur leurs talens naturels, croient pouvoir ſe paſſer de ce ſecours. Ils ſe flatent de n'être redevables qu'à eux-mêmes, de leur mérite & de leur réputation. Je ne leur conteſte ni l'un ni l'autre, & j'en laiſſe le Public juge. Mais qu'il me ſoit permis de remarquer avec M. Rouſſeau, (a) qu'on ſe reſſerre dans des bornes fort étroites, en ſe renfermant

(a) Préf. de l'édir. de Soleure & ſuiv.

dans son propre fond : & qu'un Auteur qui s'est privé de cette variété d'images & d'expressions , qu'une heureuse imitation pouvoit lui fournir , est souvent réduit à la triste nécessité de se copier lui-même.

Ajoutons à ces premières causes une troisième , dont les effets ne sont pas moins pernicioeux. C'est la manie d'être Auteur dans les uns , & dans les autres celle d'être connoisseur.

Jamais peut-être on n'a tant lu dans aucun siècle que dans le nôtre. Sans distinction de sexes , d'âges , de professions & de talens , tous lisent ; & ce qui est encore plus étrange , tous croient pouvoir prononcer sur ce qu'ils ont lu. Ce

font sur-tout les livres de Littérature qui passent par mille mains & ressortissent à mille tribunaux. En toute autre matiere, on s'en remet volontiers au sentiment des connoisseurs. On ne rougit point d'ignorer la Médecine ou la Chimie. On avoue sans peine qu'on n'est ni Physicien, ni Géometre, ni Antiquaire; mais en fait de belles Lettres aucun ne veut connoître son incompetence. Tous au contraire sont Jugés nés, & ont droit de rendre leurs Arrêts, sans sçavoir même sur quels principes ils jugent. Pour être recevable à donner son jugement sur un Ouvrage d'esprit, il faudroit, sinon une connoissance exacte des Auteurs anciens & nouveaux, du

moins un goût formé par de sages réflexions, & par le commerce des gens de Lettres d'un mérite reconnu. Peu de personnes seroient en état de produire ces titres : on s'en dispense, & l'on devient connoisseur à moins de frais. Ce sont même communément ceux à qui ces qualités manquent, qui décident avec plus de hardiesse, & soutiennent leurs décisions avec plus d'opiniâtreté.

Que dirons-nous maintenant de nos Ecrivains ? Car c'est d'eux principalement que dépend la destinée des Lettres. Dans leur nombre qui grossit chaque jour, outre ceux qui jouissent d'une réputation justement acquise, il en est qu'on peut louer par ce qu'ils ont fait

B vj

déjà, & par ce qu'ils peuvent faire un jour. Mais aussi combien n'en est-il pas, qui n'ont d'autres dispositions pour écrire, qu'une volonté déterminée de faire un livre, & d'être imprimés? Je sçais que les méchans Auteurs font un mal nécessaire. Les siècles mêmes les plus fertiles en grands hommes n'en ont pas été exempts. Mais ce mal a-t-il toujours été aussi commun qu'il l'est à présent? La démangeaison d'écrire, que Juvenal appelle *une maladie incurable*, (a) a-t-elle toujours été aussi contagieuse? Je ne demande pas qu'on renouvelle les peines portées par un Empereur contre de

(a) *Maner insanabile vulnus, scribendæ sacces, & agro in corde senescit. Juven. Sat. 7.*

miserables Auteurs. Mais je souhaiterois qu'on établît dans la République des Lettres une police plus exacte & plus sévère. Je voudrois qu'il ne fût pas permis à tout homme indifféremment de faire part au Public de ses pensées, & qu'au moins un Auteur convaincu d'avoir violé dans un Ouvrage toutes les regles du bon sens, ne fût admis à reparoître sur la scene, qu'après avoir donné de bonnes preuves qu'il s'y montreroit avec plus de décence & de dignité.

Revenons à ceux de nos Ecrivains dont les talens sont réellement estimables. On ne peut trop les exciter à continuer des travaux glorieux à leur patrie, à leur siècle, à eux-mêmes. Les belles Let-

trés mettent en eux tout leur apui. Elles espèrent qu'ils les défendront contre les attaques du mauvais goût. Le Public dont ils ont arrêté les regards, attend d'eux des écrits dignes de réunir ses suffrages, & de passer à la postérité. Rien ne leur fait plus d'honneur qu'une pareille attente. Rien aussi ne seroit plus déplorable, que de n'y point répondre, ou de la remplir à demi.

Le sage avertissement d'Horace, répété par Boileau, est connu de tout le monde. Il faut étudier son génie & mesurer à ses forces le travail que l'on entreprend. Peut-on dire que des Auteurs, qui embrassent tous les genres de Littérature, suivent cet avis salutaire?

Se connoit-on bien soi-même ; lorsqu'on se flate d'avoir un talent égal pour le Poëme épique, la Tragédie, la Comédie, l'Ode, la Fable, l'Histoire, l'Eloquence, tous genres distingués, dont un seul suffit pour immortaliser quiconque y excelle ? Sans vouloir ici désigner personne, on sçait combien il est ordinaire dans les tems où nous sommes, de se croire capable de tout, dès qu'on a réussi en quelque chose. Un jeune homme enyvré de la fumée des louanges, se persuade qu'une Ode où il y a du feu, un Discours où il y a du style & de l'esprit, quelque autre Ouvrage de cette nature, est pour lui un titre d'aspirer à de plus grands honneurs, un gage

affuré du succès qu'il doit se promettre dans des écrits d'une composition plus penible. Il ne considère pas qu'en faveur de son âge, & des dispositions qu'il fait paroître, on lui pardonne des défauts, qu'on ne tolereroit pas dans un Auteur plus avancé. Il n'est pas effrayé de l'exemple de quelques Ecrivains applaudis dans leur jeunesse autant & peut-être plus que lui. Victimes de leur témérité, ils ont vu se flétrir entre leurs mains cette première fleur de réputation qu'ils n'ont pas sçu ménager.

Les Ouvrages qu'on donne dans un certain âge, doivent être regardés comme des essais, où, en s'éprouvant soi-même, on éprou-

ve le goût du Public. Mais on ne doit pas interpréter trop favorablement les éloges qu'il veut bien accorder à ces premières productions. C'est une invitation qu'il fait à un jeune Auteur de se perfectionner dans une espece particulière, où il paroît capable de faire de grands progrès. Mais ce n'est pas une approbation présumée, ni même une permission tacite pour tous les Ouvrages qu'il voudra faire. Des Lecteurs équitables veulent bien rendre justice à un mérite naissant. Mais ils ne prétendent pas reconnoître un mérite universel, & ils protestent d'avance contre l'abus qu'on fait de leur suffrage, si on en prend droit de travailler dans des gen-

res pour lesquels on n'a aucun talent.

Personne n'ignore ces autres avis de deux Satyriques: Hâtez-vous lentement: Retouchez souvent vos écrits, & laissez-les reposer quelque-tems avant que de les publier. Nos Ecrivains, je dis même les plus justement estimés, font-ils de ces avis tout l'usage qu'on pourroit desirer? Apporment-ils, pour mettre leurs Ouvrages en état de mériter l'approbation publique, toute l'exactitude dont ils sont capables? Emploient-ils tout le tems nécessaire pour les revoir, pour les corriger, pour y mettre la dernière main? N'apperçoit-on point en les lisant, des inégalités, des né-

gligences, des fautes même considérables, qui ne peuvent être l'effet que de leur précipitation à les composer & à les mettre au jour.

On n'épargne ni veilles, ni soins, pour acquérir une réputation. Mais quand elle est une fois acquise, on ne prend plus les mêmes peines pour la conserver. Cependant il semble qu'on devroit alors travailler avec plus de lenteur & de précaution. Le Public, en vous assignant un des premiers rangs de la Littérature, s'est engagé à lire avec une attention particulière tout ce qui porteroit votre nom. L'engagement a dû être réciproque; & le Public

a droit d'attendre que vous n'omettiez rien, pour soutenir dans tous les Ouvrages que vous lui offrirez, l'idée qu'il s'est formée de vous.

Vous lui devez cette reconnaissance de l'estime qu'il vous témoigne, & vous devez aux Lettres cette preuve de l'amour que vous avez pour elles. Car un mauvais ouvrage fait par un homme inconnu est sans conséquence, parce qu'il n'est point lu; mais s'il porte un nom illustre, il se débite & trouve même des admirateurs. Le Vulgaire ignorant, qui ne juge de l'ouvrage que par l'ouvrier, s'accoutume ainsi à confondre le bon & le mauvais. C'est

(45)

au mélange de l'un & de l'autre ;
qui regne dans nos Ecrivains mo-
dernes les plus célèbres , que nous
devons attribuer en partie la dé-
cadence du goût.

F I N.